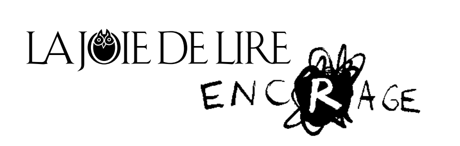
Sigrid Baffert

COUP DE MELTEM



« … Une grande vague, à pic, se ruant terriblement sur lui, l'atteignit et retourna le radeau. […] le mât fut cassé en deux par la terrible violence des vents qui le battaient tous ensemble et en semèrent au loin les débris ; le gaillard s'effondra dans la mer. Ulysse fut englouti pendant un long temps ; il ne put sortir aussitôt des flots, empêché par l'élan d'une grande vague. Il était alourdi par les vêtements que lui avait donnés l'auguste Calypso. Il émergea enfin, rejeta de sa bouche l'âcre eau salée qui dégouttait en abondance et avec bruit de sa tête. Mais, malgré son accablement, il n'oublia pas le radeau ; nageant parmi les vagues, il parvint à s'en saisir et s'assit au milieu, cherchant à éviter le terme de la mort. »

Extrait de *L'Odyssée*, Homère, chant V, 315.

Traduction Médéric Dufour et Anne Raison, Ed. Garnier Frères 1959

Plongeon

1

2012, Massachusetts, USA

Si je suis là devant vous, moi, Virgil, c'est qu'un jour, j'ai été le premier. Si je suis là, c'est qu'un jour, j'ai gagné la course la plus folle dans le plus fou des bassins olympiques : la course à la vie. Un seul spermatozoïde sur la ligne d'arrivée, des millions de perdants scotchés au néant. Coincés dans le rien avant même d'avoir commencé, ça doit être rageant. Je me demande souvent à quoi ressemble le bassin des perdants.

Qui sont tous ces non-nés qui sont restés coincés ? Des « j'aurais-pu-être-roi-voleur-popstar-ou-trapéziste » ? Des « de-toute-façon-j'aurais-crevé-avant-d'avoir-embrassé » ? Des « j'aurais-pu-tous-vous-tuer » ? Ou bien des « au-moins-je-n'aurai-pas-peur-de-ne-pas-être-aimé » ? Le monde ne saura jamais ce qu'il a manqué ni à quoi il a échappé.

Bon, donc si je suis là, c'est qu'une petite part de moi a été, au moins une fois, en haut du podium. Mais pour mon père, ça ne doit pas être assez, parce qu'il continue à me répéter : aujourd'hui, Virgil, pour survivre, il faut être debout devant, tu comprends ?

Être le plus rapide à traverser l'océan (de préférence sur un voilier géant), avoir les plus grosses cordes vocales, les plus beaux cheveux, le meilleur shampoing, être le plus endurant sur le ring, le plus bluffeur au poker, le premier à aller sur Jupiter. Être le plus tout.

Quand mon père a compris que je ne serais jamais le plus quoi que ce soit à l'école, il a cherché un autre tableau d'honneur où m'accrocher. J'avais quelques aptitudes aquatiques, alors il a décrété que je ferais de la natation. Chaque semaine, il m'entraîne, les yeux cloués à son chronomètre. J'ai parfois l'impression que ma vie tient dans son poing et qu'il l'a suspendue à son cou. Pourtant malgré mes efforts, quelque chose refuse de se déplier chez moi. Je suis un *pas assez*. Peut-être qu'on peut naître et rester malgré tout dans le bassin des perdants ?

Mardi j'aurai seize ans, mon père espère que l'an prochain, je nagerai le cent mètres papillon en moins d'une minute. Mais je crois que le plus épuisant, c'est d'être fils unique. On a beau être le seul, c'est parfois difficile d'être le premier.

Ma mère, elle, c'est différent. Elle a peur pour moi tout le temps. Alors, pour la rassurer, je me sens aussi obligé d'essayer de nager devant comme le meilleur spermatozoïde. Pour lui montrer que je suis bien vivant, puisque pour elle, c'est suffisant.

Si j'avais un frère, il occuperait mes parents de temps en temps. Mon père lâcherait son chronomètre et ses illusions, ma mère regarderait ailleurs, elle aurait peur pour un autre, et ça me ferait des vacances.

Les gagnants, les perdants, c'est ce qu'on se raconte pour se rassurer. Des cases bien calibrées pour y faire rentrer la

vie au chausse-pied. On peut gagner en arrivant dernier. Ou perdre en arrivant premier.

Imaginez la piscine de Keyhole, ses vingt-cinq mètres, son odeur chimique, son bleu acier. On est huit au départ, bonnets enfoncés, slips de bain serrés, pince-nez, tous alignés. Au bord du bassin, mon père et son regard de sniper, celui qui me crie « tu dois tous les avaler ! » J'essaie de ne pas y penser. Parce qu'un peu plus loin, sur le banc, il y a Lilia qui est là. Avec ses cheveux de fauve et son rire aux éclats. Lilia, c'est déjà presque une chanson. D'habitude, elle m'ignore, mais aujourd'hui, elle me voit. Elle m'adresse un de ses sourires à faire danser la moelle, ça y est : *je suis*.

Pour la première fois, mes jambes sont assez longues pour toucher le sol et me propulser, je me dis : Ok, Virgil, t'es devant, c'est ton moment, t'es le premier, tu vas tous les avaler. Pour la première fois, il n'y a plus de trop grand, trop dur, trop loin, puisque Lilia me voit. Au coup de sifflet, je crève la surface – libre, je suis libre –, le bassin n'est plus fermé, il ouvre vers l'horizon, d'ailleurs je vais le toucher. Oui, regarde-moi, Lilia, regarde-moi ! Mon corps est d'accord, ma tête ordonne, mes bras et mes jambes suivent, ils jouent la même partition, l'eau n'est plus une prison. Je suis devant, je file, je suis le vent. Ma main touche l'extrémité de la piscine, on crie mon nom, enfin.

— Pas mal, man ! me lance Jehro depuis la ligne 6.

Je traverse les couloirs de nage jusqu'au bord du bassin, ma main attrape l'échelle, me hisse. Et puis la douleur me fend

en deux. Elle éclate contre mes os, mes muscles, rebondit dans mes veines, déchire ma poitrine. J'essaie de respirer, mais le poignard reste planté, je glisse. Le choc, os contre métal. Le flou. La tasse.

Le rien.

2

Après le rien, le blanc. J'ouvre un œil. Blanches, les ombres. Blanc, le jour. Blanc, autour. J'émerge.

La première chose que je vois, c'est mon père et sa peur. Sa main qui serre mes doigts. L'aiguille plantée dans mon bras. La tache rouille sur le drap jaune. Le long tube qui tombe du ciel, un liquide transparent. Mon crâne est coincé sous un pansement. Sensation d'avoir une lame dedans.

— Ne te fatigue pas, Virgil, ne parle pas, tout va bien maintenant. Tu es à l'hôpital.

J'ai rarement vu quelqu'un dire « tout va bien » d'un ton aussi convaincant.

Pourtant, la seule parole qui me vient, c'est :

— J'ai gagné, hein ?

— Oui, dit la voix de ma mère. Tu as fini premier.

« Finir premier », étrange. Mais donc possible.

— Cool, je murmure.

Quand je dis « cool », je pense surtout à Lilia qui m'a vu couler, et sûrement mes chances avec.

Je me rassemble un peu sur mon lit à roulettes. Je lève les yeux vers mes parents, assis côte à côte avec des mines d'huîtres vinaigrées. Là, c'est moi qui ai la trouille. Ma main fouille sous le drap. Elle bouge, c'est déjà ça. Cherche l'autre bras. Fait l'inventaire des plis, des pleins, des creux.

Mes jambes remuent, sous les bandages, mon cerveau fait encore son boulot. Mon sexe aussi, apparemment. Je sens, je vois, j'entends, je respire. Alors pourquoi mes parents me dévisagent comme s'il était arrivé le pire ?

— Tu as eu un malaise en sortant de la piscine, explique ma mère, ta tête a heurté le rebord de l'échelle. Les médecins t'ont plongé quarante-huit heures dans le coma.

Quarante-huit heures ? Sacrée tasse.

— Ils t'ont fait des analyses…

— … mais tu n'as pas de lésion grave, coupe mon père.

— Ça va aller. Un mauvais enchaînement de circonstances. Ton malaise a entraîné ta chute, et puis le coup violent. Ça va aller.

Bien sûr, ça va aller. Mon père est éteint, ma mère ressemble à une louve piégée, leurs regards me fuient comme si j'avais deux colonnes vertébrales.

Ma mère lisse du doigt la bordure de mon drap cinq fois avant de me dire :

— Les médecins ont découvert que tu avais une petite anomalie cardiaque, Virgil. Ils vont te faire d'autres examens.

Une infirmière entre dans la chambre et se penche pour poser mon plateau repas, ses yeux ricochent sur moi.

— Qu'est-ce que j'ai ? je souffle.

— Un œuf sur le crâne et un cœur un peu farceur, me répond-elle. Tu es entre de bonnes mains, ne t'inquiète pas.

— Je vais mourir, c'est ça ?

Elle sourit.

— Un jour, c'est fort probable. Mais tu as encore le temps.

Et elle repart, en me laissant avec mon poulet-coleslaw et mes questions.

— C'est drôle, dit ma mère, l'air absent. Dans mon souvenir, on apercevait le port depuis cet étage.

— T'es déjà venue ici ? je demande.

— Il y a seize ans. C'est l'hôpital où tu es né.

— Ah.

Mon père tord la bouche, il a l'air d'avoir avalé une araignée.

— Je vais prendre l'air, lance-t-il en faisant apparaître une boîte de *snus*.

Parce qu'il chique du tabac, maintenant ?

— Qu'est-ce qu'il y a, m'man, à la fin ?

Sa paume s'attarde dans mes cheveux sales.

— Rien. On a eu peur, Virgil, c'est tout. Le contrecoup.

3

Trois jours que je suis rentré à la maison avec ma boîte de pilules jaunes. Un carré blanc sur mon crâne masque encore ma pelade. Quinze centimètres sur quinze de dignité disparus sous le rasoir de l'infirmière. Je suis dispensé d'école pour quelques jours. Interdit d'entraînement, pour plus longtemps. Besoin de repos, ont dit les médecins. De toute façon, mon père aussi. Il a mis son chrono au clou, sans broncher. Les prochaines qualifications sont dans un mois, pourtant pas une fois il n'en a parlé. Il y a un loup, mais où ? Dans quelques jours, je retourne à l'hôpital pour d'autres examens.

En attendant, sans natation, pas de Lilia. Et si je traîne trop, ça va être mort. La pêche au sourire, ça exige du boulot. Au moins, ça laissera le temps à mes cheveux de repousser.

Jehro est encore passé me voir hier, avec son accent chicano et sa joueuse de hockey. Il a trouvé que j'avais un petit air de Double-Face, croisé Joker. Il m'a dit que O'Neil et Peers passeraient aussi. Pas la peine, j'ai répondu. Il a eu l'air surpris, mais il n'a pas insisté. J'avais besoin qu'on me fiche la paix. Je crevais juste d'envie de savoir si Lilia avait demandé de mes nouvelles. Je ne l'ai pas fait. Comme un abruti. Lilia. Chaque jour, à l'hôpital, j'ai pensé à son regard,

happé au bord du plongeoir, juste avant le cent mètres. Son regard, qui m'avait donné des ailes de papillon.

Curieusement, depuis mon retour, ma mère me lâche un peu les baskets. Il faut dire qu'elle a déjà assez à faire avec sa tête. Elle casse des objets, elle en perd d'autres, elle oublie sa carte bancaire dans le frigo. Et moi, je doute. Le doute est un termite qui vous grignote la moelle. Tout a un goût de complot. Alors, j'épie. Je guette. Ma mère, cousue à son téléphone, mon père qui s'attarde de plus en plus sur le chantier naval. Des regards en coin, des soupirs, des ah, des oh. Et puis, ces mots, un soir, qui me tombent dessus comme un seau d'eau.

Mes parents sont couchés, je me suis relevé pour marcher, ces satanées pilules jaunes me donnent des fourmillements dans les mains et les pieds (j'ai renoncé à lire les effets secondaires sur la notice, la liste est longue comme le bras, chaque jour, j'en découvre d'inédits). Je les entends chuchoter. Certains murmures sont plus perçants que des cris.

— Ça devient trop lourd, dit ma mère. Aujourd'hui, on n'a plus le choix. Je crois qu'on devrait...

— Jamais de la vie, tu m'entends ! On attend la suite des résultats. Cette histoire le perturberait trop.

— Tu es sûr que ce n'est pas toi, plutôt, que ça perturberait trop ?

— J'aimerais bien t'y voir !

— Mais j'y suis. On m'a trompée, moi aussi !

— C'est un cauchemar, souffle mon père.

— Hank… ça ne changera rien. C'est comme ça. Il faudra accepter.

Je n'en peux plus, j'ouvre la porte de leur chambre à la volée :

— Quel cauchemar ? Accepter quoi ?

Ma mère remonte le drap fissa, comme si ça pouvait effacer ses derniers mots. Mon père jure. Ils me dévisagent, raides dans leur lit, on dirait deux amants pris en flagrant délit.

— Sors de cette chambre, Virgil !

— Pas avant de savoir ce qui se passe, à la fin !

Je reste immobile. Le regard de ma mère glisse sur mon crâne. Un duvet ridicule a repoussé dans la tonsure du carré. Demain, je rase tout, juré.

— Ça suffit, Virgil ! reprend ma mère avec une froideur que je ne lui connaissais pas, ça ne te concerne pas. C'est une histoire entre ton père et moi, alors, maintenant laisse-nous, veux-tu !

Elle tient toujours le drap serré contre sa chemise de nuit, bouclier de tissu.

Je referme la porte avec la sensation de franchir une frontière.

Je ne les laisserai pas s'en tirer comme ça.

Quel est ce mal qui me ronge, ce monstre qui n'a pas de nom ? Si je dois menacer de me jeter dans le port pour qu'on réponde à mes questions, je n'hésiterai pas.

4

L'eau du port attendra. La réponse arrive deux jours plus tard, sous la forme d'un coup de fil, qui fige ma mère devant son mug de café tiédi.

Durant tout le trajet qui nous mène à l'hôpital, mon père mâche son *snus*. Mais parce que je devine le poids de l'annonce faite à ma mère, je me tais. Je ne lutte pas contre le silence qui mange tout l'espace entre nous comme un vent de sable. Je ne dis rien parce que rien ne vient jusqu'à mes lèvres, mes idées sont incapables de se solidifier en mots.

Le médecin porte un bouc blanc assorti à sa blouse. Il est aussi filiforme que le héron en cristal posé sur son bureau de verre. Personne n'a fait remarquer à ma mère qu'elle avait mis son chemisier à l'envers, l'étiquette dépasse par-dessus sa veste. L'haleine de mon père sent le goémon. Je me suis assis derrière, en retrait. Les dos de mes parents font écran.

L'homme à la tête de héron me désigne un siège chrome et cuir sur le côté droit de son bureau. Je lui fais signe que non.

— Comme tu veux.

Ses yeux traversent le rempart de mes parents, me balaient, avant de s'arrêter sur le visage de mon père, livide.

— La situation est complexe, commence-t-il avec effort. Je vous prie de croire que l'hôpital de Keyhole et l'Institut

Sandstorm n'ont jamais connu un tel événement, nos recherches sont toujours conduites avec une rigueur exemplaire et un protocole des plus stricts, mais il peut arriver que…

— Venez-en aux faits, cingle ma mère.

Les mains du professeur se déplient sur la couverture du dossier étalé devant lui. Son cirque ne fait pas illusion. Ce gars sue la peur dans tous ses gestes. Le voilà qui s'embarque dans un discours plein de guillemets où il est question d'analyses, de doutes confirmés, de gènes mutants, d'excuses plates et confuses de l'hôpital, d'un médecin qui porte un nom de whisky.

Il paraît que les parois de mon cœur s'épaississent, que le muscle perd de sa souplesse, que le sang y circule moins bien. La maladie du Cœur de Verre. Mon cœur se remplit mal et se durcit peu à peu. Voilà, c'est dit. Mais il paraît aussi que j'en suis pour le moment au stade primaire, que j'ai de la chance d'avoir été diagnostiqué à temps.

De la chance ? Et pourquoi des excuses plates et confuses ? Qui est ce médecin au nom d'alcool ?

— Il exerçait ici en tant que gynécologue il y a plusieurs années, balbutie ma mère. C'est lui qui s'est occupé de ta conception, Virgil.

— Ma conception ? Comment ça ?

Les épaules de mon père s'affaissent. La main de ma mère cherche la sienne dans une étrange torsion.

— Ça va aller, chéri…

Il la repousse.

Ça va aller. Sûrement ce que se répète le type assis sur une mine antipersonnel.

— Virgil n'est au courant de rien, murmure mon père au Héron. Jusqu'à présent, nous n'avons pas estimé nécessaire de…

— Je comprends.

Moi, je ne comprends rien du tout. Je flotte, écorce à vif, je dérive. Loin.

— Il y a quelques années… commence ma mère.

— Non ! C'est à moi de le faire.

C'est la parole de mon père qui s'élève. Il se tourne. Ses yeux trouvent les miens, enfin. C'est une parole nouvelle, inconnue, qui paraît chercher son chemin. Une parole qui n'a jamais trouvé sa place lors de nos séances d'entraînements à la piscine.

— Virgil, tu es mon fils, et je t'aime plus que tout au monde, me dit-il. Mais tu dois savoir que nous ne partageons pas un seul chromosome, toi et moi.

Un train fou crisse dans mon oreille.

— Comment…

— Je t'en prie, laisse-moi finir.

Je me tais. Le train crisse toujours.

— Quand ta mère et moi avons décidé d'avoir un enfant, reprend-il en pesant chaque silence, les choses se sont compliquées. Nous t'avons attendu, espéré durant deux ans, avant que des examens ne révèlent que j'étais stérile.

Nous avons fait appel à un donneur et tenté plusieurs inséminations, sans succès. Et puis nous avons entendu parler de l'Institut Sandstorm qui venait d'expérimenter un nouveau programme de procréation artificielle. Tu es né de notre septième tentative.

Une septième tentative. Voilà qu'on parle de moi comme d'un traitement. Un nouveau-né après six non-nés. Pourquoi moi ? Pourquoi pas eux ? Mes articulations me font mal. Mais ce qui me fait le plus mal, c'est cette douleur qui déforme le visage de mon père.

— Tu n'imagines pas ce que j'aurais donné pour…

— Hank… dit doucement ma mère. Hank, *il sait*.

Non, je ne sais pas. Je ne sais rien. Tout est à réapprendre. À reconstruire. J'étais entier, me voilà devenu moitié. Dans mon oreille, le train s'est arrêté.

— Alors je suis le fils d'un inconnu...

— Tu es le fils de tes parents, rectifie l'homme-héron.

— Ah vous, siffle mon père, épargnez-nous votre foutue psychologie de bazar !

Il se rassied, voûté comme un arbre sous l'orage. Je le fixe.

— Si j'ai un cœur malade, c'est à cause de mon vrai père ?

— De ton géniteur, corrige ma mère, écrasée dans son fauteuil de cuir chromé.

— De ton géniteur, répète l'homme-héron.

— Je comprends pas. J'ai été conçu avec le sperme d'un type au cœur malade ?

— C'est… plus complexe, répond le Héron. Avant chaque insémination, il y a un protocole de dépistage de diverses pathologies, on teste le donneur. Mais il y a toujours un risque, on ne peut malheureusement pas tout prévoir… cette anomalie n'a pas été décelée avant la fécondation, elle est passée entre les mailles du filet. Le donneur lui-même devait ignorer sa maladie à cette époque.

5

La moquette en a pris un sale coup. Les sabots blancs de l'homme-héron aussi. Mon père vient de vomir sa colère, avant de sortir respirer. Je reste seul avec ma mère. Elle, vieillie, moi, groggy. Une odeur aigre nous agresse les narines. Les yeux du Héron cherchent la fenêtre ouverte. Il tangue de la tête et appelle le service d'entretien.

Étrange, mais pendant un court instant, l'idée me rassure. Enfin une explication à mon *pas assez*. J'ai un cœur mal rempli. Maintenant, je le sais. Un cœur incomplet. C'est presque un soulagement. Si c'est la faute de la science et de ce type, alors ce n'est pas la mienne. La faute de ce type si je me suis toujours senti différent. La faute de ce type si pour les filles, je ne suis qu'un figurant qu'on coupe au montage. La faute de ce type si je ne suis pas debout devant. La faute de ce type si je ne comprends rien au solfège ni aux circuits en dérivation, et si mes crêpes attachent toujours au fond de la poêle.

Quand la nuit vous tombe sur la tête et efface tout ce que vous connaissez, d'autres connexions s'inventent dans l'obscurité.

Le répit est de courte durée, le chaos me serre déjà dans son étau, comme avant une compétition.

— Virgil, coasse l'homme-héron. Crois-moi… je suis désolé.

Ce type vient de me déboulonner l'univers et il est désolé. Je suis une erreur d'aiguillage et là, en cette minute, j'aimerais être avec les millions de non-nés, à barboter dans le néant.

Le portable de ma mère sonne. Elle le coupe d'un geste aveugle. C'est le moment que choisit une petite femme en rose pour faire irruption avec un chariot de nettoyage. Sans un mot, elle fait disparaître les dégueulis de colère de mon père puis, sans un mot, elle repart en laissant derrière elle une auréole sur le sol, comme la carte géographique d'un nouveau continent.

— Autre chose, Virgil, reprend le Héron. Tu vas devoir arrêter la compétition. Tu pourras continuer la natation, bien sûr, mais sans forcer.

Ma tête hoche toute seule. De toute façon, je suis assis à côté de mon corps.

— … nous aurons besoin d'effectuer un test d'effort, pour aviser de la suite.

— La suite va vous coûter un œil, mon vieux.

Mon père vient de refaire irruption dans la pièce.

— Vous tous, ici, lance-t-il à l'homme-héron en visant de l'index les murs et le plafond, oui, vous tous... Le procès que je vais vous coller aux fesses va coûter très cher à votre clique d'apprentis sorciers !

— Nous allons...

— Qui est cet assassin ?

— Je ne comprends pas, monsieur…

— Ce donneur, où est-il ? aboie mon père. Faites-le nous rencontrer !

— C'est… impossible. Son don était anonyme.

— La maladie de Virgil n'est pas anonyme, elle !

— Je suis désolé, je ne… *peux* pas. Il y a des procédures à respecter. Je dois voir avec notre conseil… Nous allons faire des recherches… nous vous informerons.

Le Héron semble avoir fondu de moitié dans sa blouse. Ce n'est plus un homme, c'est une crispation. Mon père s'avance, prêt à cogner.

Je hurle.

— ARRÊTEZ PUTAIN, C'EST DÉJÀ ASSEZ COMPLIQUÉ !

Mon cri a retenu le poing. Les visages se sont tournés.

Le Héron. Mon père. Deux adversaires K.O. debout.

Je me lève et quitte cette pièce qui m'oppresse.

La dernière chose que j'entends après avoir quitté le bureau du médecin, c'est un violent éclat de cristal.

La chute d'un héron.

6

Maintenant tout me paraît suspect. Les sièges alignés, la salle d'attente et ses piles de magazines périmés, le distributeur de boissons en panne, la peinture vert pâle, les murs qui se rapprochent, les néons, le lino, le sourire las de l'infirmière, celui du vieil homme en pyjama qui se traîne devant moi, le pas heurté de ma mère, la mastication de mon père, encore à ruminer son *snus*.

Tout est devenu suspect.

Je ne sais pas quelle force pousse mes pas sur le parking jusqu'à notre vieux pick-up. La gravité, peut-être. Dehors, le ciel est déchiré de gris, l'air est chargé d'acier.

Je les regarde, tour à tour, elle, lui. Elle, en train de fouiller son sac à la recherche de clefs qu'elle tient déjà en main, lui, avec le regard du bœuf avant la lame du boucher.

— Si je n'avais pas eu ce malaise, vous me l'auriez dit un jour ?

Il s'arrête de mâcher. Elle serre la clef dans son poing.

— Je ne sais pas, Virgil… articule ma mère.

Je me tourne vers mon père.

— Et toi, tu dis rien ?

Non, il ne dit rien. Si ses lèvres bougent, c'est juste à cause du *snus*.

Ma mère a pris le volant, mon père, la place du mort. Et moi, je suis derrière, encore. Vu de la lune, à quoi est-ce qu'on ressemble, tous les trois, paumés sur nos banquettes, en train de rouler vers une maison qui vient de perdre ses fondations ?

Celui que j'appelle *papa* est assis sur le siège devant moi. Je n'ai aucun gène de lui, mais il m'a tout donné. Je porte son nom, il m'a appris à marcher, parler, nager le cent mètres papillon, à imiter le chant de l'aigle marin et du goéland argenté, à repérer les constellations, à tailler un hibou dans un bouchon, à pêcher le tassergal, monter et descendre la grand voile, à conduire le pick-up sur un parking. Alors qu'il savait que j'avais emporté les chromosomes d'un autre. Un autre supportable parce que sans visage. Un autre plié au fond d'un tiroir, jusqu'à mon accident.

Qui aurait imaginé qu'en plongeant ce jour-là, je nagerais plus loin que le bout du bassin, jusqu'à un puits profond, rempli de questions ?

Au moins, il y aura eu du bon dans la compétition. J'aurai nagé jusqu'à la source, comme les saumons.

Alors que ma mère freine pour la troisième fois devant un feu rouge qui n'existe pas, je me répète tout bas : je m'appelle Virgil, j'ai seize ans et je ne suis pas celui que je crois.

7

Depuis que le couvercle de la boîte de Pandore a été soulevé, tout est différent. Le sol n'a pas changé, les murs et le papier peint non plus, les fenêtres sont à leur place, pourtant une main invisible a fait pivoter la maison sur son axe. Il faut chercher un nouveau Nord quelque part, la vue ne sera plus jamais la même.

Aujourd'hui je ne sais plus qui est le gars qui me dévisage dans le miroir avec ce regard de voyageur en transit. Son t-shirt et ses baskets viennent d'une boutique de Molehill Street. Mais son front large, ses yeux gris clair, cette bouche trop fine, cette petite tache de naissance derrière l'oreille gauche, cette envie de se confondre avec la terre et les cailloux, de ne pas être devant debout mais surtout derrière et dessous, je ne sais pas. Pas de ma mère, non. Elle a les yeux bruns et les lèvres épaisses de mon grand-père, un soi-disant aventurier, importateur d'épices et de thé, qui avait perdu une jambe sous un train de marchandises. On raconte qu'il est mort jeune dans l'effondrement d'un pont, je ne connais de lui que sa photo dans les albums de famille.

Ma tante Juffa m'a confié un jour qu'en réalité, il avait joué sa maison, sa femme et ses filles au poker, avant de fuir devant le couteau à surgelés de Grand'Ma, folle de rage. S'il est encore vivant et qu'il n'a pas joué sa prothèse à la

roulette, il doit courir encore. Ma mère a hérité de lui son gène des secrets et je continue de faire mine de croire la légende qui lui sert de béquille. Les albums de famille. Des mensonges sous cellophane.

8

Ma mère voulait prendre quelques jours de congés supplémentaires. Inutile, j'ai dit. Elle en avait déjà assez pris durant mon hospitalisation. Et je préfère rester seul.

Elle m'appelle deux fois par jour du bureau. Deux fois par jour, elle invente des prétextes pour vérifier que je ne teste pas l'élasticité de mon cœur devant un jeu vidéo barbare ou que je n'ai pas fait d'infarctus sous la douche. Deux fois par jour, à heure fixe, j'avale mes pilules jaunes et leur festival d'effets imprévisibles. J'ai parfois si froid aux pieds et aux mains que j'enfile deux paires de chaussettes de randonnée l'une sur l'autre et des gants d'alpiniste pour ne pas planter mes doigts dans le grille-pain. Quand ce ne sont pas des constellations rouges sur le visage, comme si je m'étais roulé dans les orties. J'appréhende le retour au lycée.

Pour le moment, aucun de nous n'a reparlé de l'homme-héron. À peine entrouvert, le couvercle s'est refermé. Trop tôt. Quelque chose s'est enrayé. Une part de moi a fichu le camp dans le néant des non-nés. Peut-être qu'à cause de ce cœur aux parois trop épaisses, je ne ressens plus rien ? Comme si la colère de mon père avait étouffé dans l'œuf ma propre révolte. Je n'ai pas supporté son regard coupable, à l'hôpital, face au Héron. Un gars élevé sur les chantiers nord de Keyhole, ça doit se tenir debout devant, dressé.

Ça doit savoir féconder. Comme son père, le père de son père, et tous les pères avant lui qui ont engendré des générations de Cronberg avec leur propre semence (ce qui reste à prouver), depuis leurs terres du Nord jusqu'à leur arrivée ici, au temps des diligences.

Celui que je croyais être mon créateur aimait me raconter les légendes des hommes de l'hiver et leurs expéditions, les meutes, Jack London et *Croc-Blanc*. Comme lui, je pensais avoir des lacs gelés dans le sang, le givre des géants. En perdant cette partie de moi, je n'ai pas seulement été amputé d'un bout de mon histoire, j'ai l'impression d'avoir perdu une terre et une mémoire. Un rapt d'identité. D'où vient cette autre part de moi-même ?

Encore trois jours avant la reprise des cours. Ma boîte mail est remplie de fichiers d'exercices que m'ont envoyés les profs pour rattraper mon retard. Je ne les ai même pas ouverts.

Mon père est retourné sur son chantier. Il s'épuise au travail. Pour fuir ou pour payer ? Je sais qu'il a déjà pris rendez-vous avec un avocat. Mon traitement et mes examens vont coûter un bras. Finis nos mercredis et nos samedis dans le bassin, les échauffements, les courbatures. Plus de debout devant, je suis devenu un « fais-ce-que-tu-peux », une plante fragile dont il n'a plus le mode d'emploi. Même ses mains ont l'air de s'excuser quand il me donne une accolade, il tape déjà moins fort, au cas où je m'effriterais.

Moi qui ne supportais plus ses entraînements militaires, je ne rêve plus que d'une seule chose : nager. Plonger, dégommer son chrono. J'ai faim d'adrénaline, de lutte sauvage, de compétition animale, de griffes et de dents. Je veux être le premier, je veux bouffer des centièmes et tous les avaler, là, maintenant.

T'avais raison, p'pa, ça y est, regarde : je suis prêt. Il suffisait de pas grand chose pour me déplier. Il suffisait juste que tu me lâches brutalement. Et mon cœur aussi.